

## PSAUTIER D'HERMOPHILE

ENVOYÉ À PHILALÈTHE

1. Tous les philosophes sont d'accord que l'œuvre des sages, qui est la composition de la pierre, peut être comparé à la création de l'univers ; en effet, cet ouvrage de l'esprit et de la sagesse humaine représente fort bien l'ouvrage de l'esprit et de la sagesse divine, qui a créé le monde. Mais il y a cette différence que Dieu créa toutes choses, sans avoir besoin d'aucun sujet, qui servît de matière, ou d'instruments à son opération, au lieu que le philosophe a besoin d'une matière sur laquelle il travaille, et du feu comme l'instrument et le conducteur de son ouvrage.

2. L'art, qui est le singe de la nature, comme la nature est le singe du créateur, travaille sur un certain chaos, ou corps ténébreux, et sépare d'abord la lumière des ténèbres. Et comme il ne peut pas créer cette matière, il la reçoit des mains de la nature et de son auteur, et de cette seule matière, il en compose son grand ouvrage. Dès le commencement le sage artiste n'a d'autre soin que de la préparer avec industrie, de séparer le subtil de l'épais et le feu de la terre, et de tirer de ce chaos, une certaine humidité mercurielle, brillante et lumineuse, qui contient tout ce qu'il cherche.

3. Les éléments de la pierre, qui sont l'eau et le feu, sont contenus dans ce chaos. Le feu et cette eau sont le soufre et le mercure, qui sont les deux pièces et matériaux nécessaires pour

composer la pierre physique. Ces deux matières sont en toutes choses, sont partout et en tout temps ; mais il ne faut pas les chercher indifféremment partout, ni en toute sorte de sujet, à cause que la nature les a merveilleusement enveloppés. Ce qui a obligé tous les philosophes à dire et enseigner, qu'il faut quitter toutes sortes de nature étrangère, et prendre la nature métallique minérale, et ce au mâle et à la femelle.

4. Ce mâle et cette femelle, sont le soufre et le mercure, l'agent et le patient, le soleil et la lune, le fixe et le volatil, la terre et l'eau ou le ciel et la terre, contenus dans le chaos des sages, qui est leur sujet primitif, et dans lequel ils sont conjoints ensemble naturellement, avant que l'artiste y ait mis les mains. Mais s'il en veut faire quelque chose, il est nécessaire qu'il les sépare, qu'il les purifie et qu'ensuite, il les réunisse d'un lien plus fort, que celui que la nature leur avait donné. Et ainsi d'un, il fait deux, et de deux, un et, par ce moyen, il compose un chaos artificiel, d'où sortent de suite les miracles du monde ou de l'art.

5. Du premier chaos ou sujet primitif, créé des mains de la nature, l'art sépare et purifie la matière, et ôte par ce moyen toutes les impuretés qui sont les obstacles ténébreux, opposés aux opérations lumineuses de la nature, et ainsi engendre et fait sortir de ce chaos Diane et Apollon, ou bien la lune et le soleil qui naissent en Délos, c'est-à-dire, dans la manifestation des choses cachées. C'est la première opération, où l'artiste compose l'or vif, ou le soufre des sages, et leur mercure et leur argent vif. Et les ayant unis tous deux, il en fait le mercure des sages, dont le père et la mère sont le soleil et la lune.

6. Le mercure des philosophes, est l'enfant du soufre et de l'argent vif, suivant la doctrine du Cosmopolite, et de tous les sages. C'est ce mercure, ou argent vif des philosophes, qui suffit à l'artiste avec le feu, et de ce mercure seul, on peut faire un or de véritable, et bon à toute épreuve. Et cet or tout de feu, et plein de vie, le faisant rentrer par une solution nouvelle dans son chaos, et l'en faisant sortir derechef, on en compose un agent qui triomphe de toutes impuretés métalliques. Et l'on le peut multiplier à l'infini, disent les sages.

7. Les philosophes parlent souvent de leur chaos, auquel ils donnent divers noms, suivant leur dessein, qui est de cacher

leurs grands mystères, à ceux qui en sont indignes. On appelle ce chaos, dit Philalèthe, notre arsenic, notre air, notre lune, notre aimant, notre acier, sous diverses considérations. Il dit aussi que c'est un esprit tout volatil, et un corps admirable, formé du sang du dragon igné, et du suc de la saturnie végétale, et ce chaos est comme la mère des métaux, et un principe fécond, dont on peut tirer tout ce que les sages recherchent, et même le soleil et la lune, sans élixir.

8. Le chaos est le composé des sages, Philalèthe l'appelle, eau, air, feu et terre minérale, à cause qu'il contient en soi tous les éléments, qui en doivent tous sortir à leur rang, quoi qu'on n'en voie que deux, à savoir la terre et l'eau, dit le Cosmopolite, et que tous, enfin, se doivent terminer en terre, dit Hermès. C'est admirable composé dont parle Arnaud de Villeneuve, dans sa lettre au roi de Naples, et qu'il appelle le feu et l'air des philosophes, ou plutôt de la pierre, qui est la matière prochaine de cet air et de ce feu, et qui contient une humidité, qui court dans le feu, et qui est pierre et non-pierre.

9. Ce composé selon Artéphius, et dans la vérité, est corporel et spirituel, à cause qu'il participe du corps et de l'esprit, c'est-à-dire de la portion la plus subtile et la plus moelleuse du corps et de l'esprit, ou de l'eau. Cet auteur et Flamel après lui, appellent ce composé, corsuffle, cambar, duenech. Mais Artéphius ajoute, que son propre nom, est eau permanente, à cause qu'elle ne fuit point dans le feu, ne se sépare point des corps qu'elle embrasse et demeure inséparablement avec eux ; et ces corps, dit-il, sont le soleil et la lune, qui sont changés en une quintessence spirituelle.

10. Les philosophes parlent diversement de ce composé : les uns disent qu'il est fait de deux choses, comme Basile Valentin ; les autres veulent qu'il soit fait de trois, comme Philalèthe, qui enseigne que c'est un assemblage de trois natures différentes, mais d'une même origine ; d'autres écrivent que le chaos dont nous parlons, est semblable à l'ancien chaos, qui est composé de quatre éléments, qui commencent, dit Flamel, à déposer l'inimitié de l'ancien chaos, pour faire leur paix et leur réconciliation ; c'est la pensée d'Artéphius, et tous ont dit la vérité sur cela.

11. Le terme de chaos est fort équivoque ; du moins, il se peut prendre en divers sens. Car il y a un chaos général, créé de Dieu

et dont il a tiré toutes les créatures, c'est-à-dire, les trois règnes de la nature, animal, végétal, minéral. Et chaque règne a son chaos particulier et naturel, qui est le sperme de chaque chose. Ainsi nous avons un chaos minéral, produit des mains de la nature, qui contient les deux spermés masculin et féminin, soufre et mercure, lesquels unis naturellement dans un même sujet, sont la première matière sur laquelle l'artiste doit travailler.

12. Les sages ont un autre chaos, qu'ils tirent dès le commencement, et qu'ils composent du sujet que la nature leur présente, disent tous les philosophes, après Morien, ne pouvant rien par delà, dès le commencement du magistère, dit Basile Valentin. Ils ont appelé cette substance sensible, mercuriale, sulfureuse et saline, faite de l'union des trois principes, lesquels on y a mis proportionnellement, en dissolvant et coagulant, selon les diverses opérations de la nature, que l'art doit imiter, et selon la disposition de la semence ordonnée de Dieu.

13. Paracelse s'accorde avec tous les philosophes sur ce sujet, qui est la matière de l'art, et leur fameux chaos, lorsqu'il dit que la matière de la teinture physique, est une certaine chose, qui se compose de trois substances, par le ministère de Vulcain ; et il ajoute à cela fort à propos, que ce composé peut être transmué en aigle blanc, par le secours de la nature et par l'aide de l'art. Raymond Lulle, parle dans ce sens, lorsqu'il dit, que l'herbe blanche assemblait deux fumées, et croissait au milieu des deux.

14. L'abbé Synésius, le Cosmopolite et Philalèthe, s'accordent avec tous les autres au sujet de cette matière, lorsqu'ils la placent au milieu du métal et du mercure. Car elle n'est en effet ni l'un ni l'autre, et participe de tous les deux, c'est un chaos, ou un composé fixe et volatil tout ensemble, c'est ce que les philosophes ont appelé hylé, ou la première eau, et la première humidité radicale qu'ils tirent et composent du premier hylé naturel et minéral, que la nature avait composé des éléments.

15. Un anonyme suivant cette pensée, qui est celle de tous les philosophes, dit fort à propos que cet admirable composé se fait par la destruction des corps, ce qu'Artéphius avait dit longtemps auparavant ; et l'anonyme fort éclairé dans la doctrine de cet ancien philosophe, remarque que comme ce composé se fait par la destruction des corps, de même l'eau qui est l'âme, l'esprit et

l'essence du composé, ne se peut faire que par la destruction du composé, dans lequel les âmes du corps sont liées, dit Artéphius.

16. Nous n'avons besoin, dit Artéphius, que de cette âme, ou moyenne substance des corps dissous, qui est subtile et délicate, et qui est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre, de laquelle notre or et sa femme sont produits ; c'est un subtil et pénétrant esprit, une âme délicate, nette et pure ; un sel et baume des astres, dit Basile Valentin ; c'est, dit le même, une substance métallique et minérale, provenant du sel et du soufre, et deux fois né du mercure ; c'est le haut et le bas, qui ne sont qu'une même chose, comme enseigne Hermès ; c'est le tout dans toutes choses, dit Basile Valentin ; c'est enfin l'air de l'air d'Aristée.

17. Notre chaos est encore appelé magnésie, par le Cosmopolite, après Artéphius, qui est composé, disent les philosophes, de corps, d'âme et d'esprit. Son corps est une terre fixe et très subtile, son âme est la teinture du soleil et de la lune, et l'esprit est la vertu minérale de ces deux corps ; et cet esprit mercuriel, est le lien de l'âme solaire, et le corps solaire est ce qui donne la fiction, qui avec la lune retient l'âme et l'esprit. Et de ces trois bien unis, s'est à savoir du soleil et de la lune, et du mercure, se fait notre pierre. Mais auparavant ce composé doit être purifié dans notre eau.

18. La purification de ce chaos est très nécessaire, dit Artéphius, elle se doit faire dans notre feu humide, par le moyen duquel on ouvre les portes de justice, et l'on tire le mercure des philosophes de ses cavernes vitrioliques, comme parle Artéphius, ou bien l'on en tire cette vapeur mercurielle très subtile et très spirituelle, qui se revêt de la forme d'eau, pour pénétrer les corps terrestres, et les empêcher de combustion. C'est le dissolvant de la nature qui réveille ce feu interne assoupi, menstrue très acide, fort propre à dissoudre le corps, d'où lui-même a été tiré, avec la doctrine de tous les sages.

19. Tous les philosophes disent que leur mercure est enfermé et emprisonné dans le chaos du premier chaos minéral que la nature leur présente, et qu'il en est tiré et mis en liberté par le secours de l'art, qui vient aider la nature, et qui commence où elle a fini. Elle-même lui donne la main, et l'accompagne partout

à mesure que les esprits se tirent de l'esclavage du corps, et se séparent des parties les plus grossières de la matière, qui demeurent au fond du vaisseau, comme dit Artéphius, et qui sont incapables de solution et tout à fait inutiles, dit ce même philosophe.

20. Ce mercure ainsi dégagé des liens de sa première coagulation, contient en soi une double nature, savoir une ignée et fixe, et l'autre humide et volatile. La première qui lui est intérieure, est le cœur fixe de toutes choses, permanent au feu et très pur fils du soleil, lui-même feu essentiel, feu de la nature, véritable véhicule de la lumière, et le vrai soufre des philosophes. La seconde nature qui lui est antérieure, est le plus pur et le plus subtil de tous les esprits, la quinte-essence de tous les éléments, la première matière de toutes choses métalliques, et le véritable mercure des sages.

21. On peut distinguer quatre mercures différents, contenus dans notre chaos. Le premier peut être appelé le mercure des corps, c'est le plus noble et le plus actif de tous, c'est la semence précieuse dont se fait la teinture des philosophes, et sans ce mercure que Dieu a créé, notre science et toute philosophie, selon le Cosmopolite, sont vaines. Le second est la bain et le mercure de la nature, le vase des philosophes, l'eau philosophique, le sperme des métaux, dans lequel réside le point séminal. Le troisième est le mercure des philosophes, qui se fait des deux précédents, c'est Diane et le sel des métaux. Le quatrième est le mercure commun, non vulgaire, l'air d'Aristée, ce feu secret, moyenne substance de l'eau commune à toutes les minières.

22. Dans notre chaos tiré de la nature, et composé des choses naturelles, ce philosophe remarque un point fixe, duquel par dilatation se font toutes choses, et puis par concentration, il ramène toutes ces lignes à leur centre, où toutes choses trouvent leur repos, et une fixité permanente. C'est ce qui est arrivé dans le premier chaos du monde, dont le Verbe de Dieu a été la base, et comme le point fixe et indivisible, dont toutes les créatures sont sorties, et où elles doivent retourner, comme à leur centre. Il y a aussi un point fixe dans le chaos minéral, créé par la nature, et dans celui que l'art compose.

23. C'est de ce point fixe, d'où sont sortis tous les métaux, leur éclat et une émanation ou écoulement visible de cette

lumière qui demeure cachée sous l'écorce de leur corps terrestre, qui fait ombre à la nature, dit le Cosmopolite. Ce point fixe reste toujours dans le centre de leur semence, qui est la même en tous, comme l'enseigne Philalèthe, après le Cosmopolite ; mais il est invisible, à cause que c'est un pur esprit engagé dans l'obscur prison des métaux, et que dans un corps métallique congelé, les esprits ne paraissent point et n'opèrent point que le corps ne soit ouvert.

24. Les semences de toutes choses étaient contenues dans l'ancien chaos que Dieu a créé, mais elles étaient en confusion, en repos, et sans mouvement ; et quoique les contraires fussent ensemble, ils ne se faisaient point la guerre. Les semences métalliques qui sont dans notre chaos y sont confuses à la vérité, mais elles sont en paix, et attendent les ordres d'un artiste habile, qui dise *fiat lux*, et qui séparant la lumière des ténèbres, fasse paraître la profondeur cachée, et développant le point fixe séminal, réduise les semences métalliques de puissance en acte, et rende l'invisible visible, dit Valentin.

25. L'ancien chaos était toutes choses, et n'était rien du tout en particulier. Le chaos métallique produit des mains de la nature, contient en soi tous les métaux, et n'est point métal, il contient l'or, l'argent et le mercure ; il n'est pourtant ni or, ni argent ni mercure. La nature a commencé ses opérations en lui, la fin a été d'en faire un métal, mais elle a été empêchée en son cours, comme parfois elle s'arrête en chemin, lorsque tâchant de faire un métal parfait, elle en fait un imparfait, aussi souvent elle n'en fait point du tout, et se contente de nous donner un chaos.

26. Dans ce chaos métallique naturel sont contenus le ciel et la terre des philosophes, mais ils n'y sont point distingués ni séparés. Le haut y est comme le bas, et le bas comme le haut, afin que l'artiste fasse les miracles d'une seule chose, dit Hermès, les éléments se trouvant tous ensevelis et confus, sans distinction, sans action et sans ordre, tout y est dans un profond silence, et dans certaines ténèbres qui règnent dans le limbe des sages, et qui forment une véritable image de la mort, sans aucune marque de vie et de fécondité ; ce qui n'empêche pas que cette terre catholique ne soit animée, et qu'elle n'ait une vie cachée, dit Basile Valentin.

27. Le chaos général de la nature était un corps humide, obscur et ténébreux. Le chaos minéral, qui contient les semences métalliques, est un corps opaque, terrestre et ténébreux, plein de feu, duquel le philosophe par une due séparation et purification, tire les matériaux, dont il compose un chaos artificiel, duquel il tire toutes choses, et même la lumière et les luminaires métalliques ; et d'iceux dissous par leur propre menstrue, il fait un autre composé, séparant toujours la lumière des ténèbres par l'esprit dissolu du ciel, dit Basile Valentin ; il accomplit la création philosophique du mercure et de la pierre des sages, dit Philalèthe.

28. Le chaos minéral étant ouvert, le philosophe ayant séparé les éléments, les ayant purifiés, et réunis ensuite en forme d'une eau visqueuse, qui est le chaos, ou composé philosophique, il a le bonheur de voir naître le soleil sortant du sein de Thetis, de le toucher, de le laver, le nourrir, et le mener à un âge de maturité. Le sage voit des ténèbres avant la lumière, il en voit après la lumière, il en découvre encore qui sont avec la lumière. Il marie dans cette opération, dit Philalèthe, le ciel et la terre, et unit les eaux supérieures aux inférieures.

29. De ce chaos, qui est notre première matière, le sage sait bien tirer un esprit visible, qui soit néanmoins incompréhensible, dit Basile Valentin. Cet esprit est la racine de vie de nos corps, et le mercure des philosophes, duquel on prépare industrieusement la liqueur par notre art, qu'on doit rendre derechef matérielle, et la conduire par certains moyens d'un degré très bas, à un degré de souveraine et parfaite médecine. Car, dit cet Auteur, d'un corps bien lié et solide au commencement, on en fait un esprit fuyant, et de cet esprit fuyant à la fin une médecine fixe.

30. Le corps dont nous parlons, et dont on tire cet esprit, que Basile Valentin appelle une eau d'or sans corrosion, est si informe, qu'il ressemble à un véritable chaos, un avorton et un ouvrage du hasard. En lui est entée et gravée l'essence de l'esprit dont il s'agit, quoique les traits en soient méprisables, ce qui fait que cette matière catholique est méprisée et payée à vil prix par ceux qui n'en connaissent pas la valeur. Mais si les ignorants la regardent avec mépris, les sages et les savants l'estiment unique-



ment, et la considèrent comme le berceau et le tombeau de leur roi, dit Philalèthe.

31. L'esprit ou mercure des philosophes qui se tire du corps dont il s'agit, se trouve dans le mercure vulgaire et dans tous les autres métaux. Mais c'est un égarement de l'y chercher, puisqu'il est plus proche et plus facile dans notre sujet, où le mercure et le soufre se trouvent avec leur feu et leur poids, et dans lequel les deux serpents ne s'embrassent que très faiblement. Mais on ne peut rien faire sans un agent, capable de dissoudre et vivifier le ceps, manifester la profondeur cachée, débrouiller le premier chaos, et faire sortir la lumière.

32. Cette lumière sort du chaos avec le feu dont elle est revêtue. Ce feu extrêmement subtile s'attache à l'air dont il se nourrit, cet air embrasse l'eau, l'eau s'unit à la terre, et tout cela donne un nouveau composé, lequel étant corrompu de nouveau dans la seconde opération, l'eau sort de la terre, l'air sort de l'eau, et le feu ou le soufre des philosophes sort de l'air ; et ce feu fixe, qui paraît en forme de terre, étant purifié sept fois, devient un être qui a plus de force que la nature même n'en a. Cet esprit est l'air de l'air d'Aristée, c'est l'eau, le feu et la terre du chaos des vrais philosophes.

33. Ces quatre natures élémentaires ne sont qu'une même chose tirée du premier composé où elles étaient dans la confusion. Elles ne sont après cette extraction qu'un être tiré des rayons du soleil et de la lune ; et c'est le second composé, dont la fécondité dépend des deux principes actifs, savoir le chaud et l'humide. Ce composé est appelé air, à cause qu'il est tout volatil, et c'est le vrai mercure des sages ; c'est un feu dévorant, et le plus actif de tous les agents ; c'est un air épaissi, dont non seulement tous les métaux, mais tous les mercures des métaux, sont engendrés.

34. Cet être, unique composé de quatre substances, de trois ou de deux, èsquels la troisième est cachée, dit Basile Valentin, est le vaisseau d'Hermès, du Cosmopolite, ou les Colombes de Diane de Philalèthe ; c'est l'air qu'il faut pêcher, selon Aristée, qu'il faut ensuite cuire, dit le Cosmopolite ; c'est une seule essence qui accomplit d'elle-même le grand œuvre, par l'aide d'un feu gradué, qui en est la nourriture, et un composé qui tient

le milieu entre le métal et le mercure, dit Philalèthe ; c'est l'enfant philosophique, né de l'accouplement du mâle vif et la femelle vive, qui doit être nourri d'un lait propre.

35. Cet enfant des philosophes est au commencement plein de flegmes, dont il doit être purifié, comme dit Flamel, après la *Tourbe* ; il doit être ramené à sept diverses fois à sa mère, qui est la lune blanche, dit Hermès ; il doit être lavé, nourri et allaité du lait de ses mamelles, et recevoir son accroissement et sa force par les imbibitions, dit Flamel, et être perfectionné par les aigles volants de Philalèthe. Ces aigles, comme dit le même, se font par la sublimation et par l'addition du véritable soufre, qui aiguise cet enfant, ou mercure, d'un degré de vertu à chaque sublimation.

36. Cette sublimation philosophique renferme toutes les opérations des sages, et cette sublimation dans le sentiment de Geber, d'Artéphius, de Flamel et de Philalèthe, n'est autres chose que l'exaltation ou dégnification d'une substance, ce qui se fait, lorsque d'un état vil et abject elle est élevée à l'état d'une plus haute perfection ; ce qui n'empêche pas qu'on ne reconnaisse en notre mercure un mouvement d'ascension et de descension dans le premier ouvrage, qui est la préparation du mercure, en quoi gît toute la difficulté, le reste est un jeu d'enfant, et œuvre de femme.

37. La sublimation est, selon Geber, l'élévation d'une chose sèche, avec adhérence au vaisseau par le moyen du feu. Peu de gens ont compris cette définition, à cause qu'il faut connaître la chose sèche, le vaisseau et le feu. L'auteur du Commentaire des Vers italiens de Francmarc Antonio Chinois, paraît embarrassé sur ce sujet, voici quel est le vrai sentiment de tous les philosophes : la chose sèche est notre aimant, qui attire naturellement son vaisseau, qui est l'humide, car le sec attire l'humide, et l'humide tempère le sec et s'unit à lui par le moyen du feu, qui participe de la nature de l'un et de l'autre.

38. Le vase et la chose sèche s'embrassent avec adhérence, parce que nature embrasse nature, comme il est dit dans Latourbe et chez Artéphius, et parce que le vaisseau tient lieu de femelle, et la chose sèche lieu de mâle. L'un est le soleil, et l'autre est la lune, l'un est l'or vif des sages, et l'argent vif des sages, qui sont unis par le feu, qui leur est propre, qui est de leur nature, et qui est tiré d'ailleurs que de notre matière. Ce feu, ce vase et cette

chose sèche sont trois, et ne font qu'un, ils sont tous trois mercure, soufre et sel, et tous trois dans un même sujet métallique.

39. Ce sel, ce soufre et ce mercure, qui sont le corps, l'âme et l'esprit, sortent tous trois du chaos, d'où ils étaient en confusion, ou plutôt de la mer des philosophes. Et c'est là le trident de Neptune, qui ne sortirait pourtant point de ses profonds abîmes, si Eole ne faisait par ses vents exciter des tempêtes sur la mer. C'est par le moyen de ces vents mercuriels, sulfureux et salins qu'on émeut la mer des philosophes jusque dans le centre, et qu'enfin après que les parties sont d'accord, on marie Eole à la belle Déjopée.

40. Neptune n'est pas plus tôt sorti du centre de la mer, qu'il apaise tous les vents, et fait un calme général avec son trident, et puis rentre dans ses abîmes humides. C'est ce que Flamel a voulu dire dans sa sixième figure, où il dit que dans cette occasion notre pierre est si triomphante en siccité, que d'abord que Mercure la touche, nature se jouissant de sa nature se joint à elle, et attire son humide pour le joindre à soi, par l'apposition du lait virginal, dont il parle dans la quatrième figure.

41. Ce trident neptunien ne serait jamais sorti de la mer philosophique, si un trident venteux et vaporeux n'avait pénétré la mer pour tirer ce roi à triple couronne, nageant dans les eaux. C'est dans cette occasion où le philosophe aiguise et excite le passif par l'actif, que, par les principes vivants il ressuscite les morts, comme dit Philalèthe, et qu'un principe donne la main à l'autre, comme dit le Cosmopolite, après quoi les principes mariés et élevés sont nourris de leur chair, et sang propre, dit Basile Valentin.

42. Le sec embrassant le vaisseau qui le contient et étant monté au ciel par la sublimation philosophique, et le sel terrestre étant devenu céleste, le céleste descend en terre pour aller sucer le lait des mamelles de sa mère, qui est la terre, ou de sa nourrice, qui est une terre, qui prend soin de nourrir l'enfant philosophique, lequel ayant pris sa nourriture, et engraisé de ce lait succulent remonte au ciel, et par ce moyen montant à diverses reprises, et descendant, il prend la vertu des choses supérieures et inférieures.

43. C'est ici le ciel terrestre de Lavinius, qui se perfectionne par ses ascensions et descensions ; c'est le mariage du ciel et de la terre, sur le lit d'amitié, selon Philalèthe ; c'est là ce palais royal, qu'on bâtit et qu'on enrichit par le flux et le reflux de la mer de verre, pour y loger le roi, comme parle Basile Valentin ; ce sont les imbibitions de Flamel, le sceau de l'enfant dans le ventre de sa mère, et de la mère dans le ventre de son enfant, selon Demagoras, Senior, et Haly. La mère nourrit son enfant, et l'enfant nourrit sa mère, ainsi ils s'aident l'un l'autre, s'augmentent, et multiplient, comme dit Parménides.

44. Cette mère est la lune ; l'enfant est le mercure des sages, que l'on appelle crachat de la lune en la *Tourbe*. C'est cette lune qu'il faut faire descendre du ciel en terre, comme dit Paracelse. Cette lune étant pleine ressemble au soleil, et porte le soleil dans son sein. Ce mercure se charge de porter la teinture de son père et de sa mère, et lors ayant perdu toutes ses plumes, il tombe dans la mer, et puis les eaux se retirant, dit Basile Valentin, il se change en terre, où sa force est entière, dit Hermès ; ce qui comprend trois tours de roue de Riplée, et les tours de main de Basile Valentin dans le premier, et deuxième ouvrage de tout le magistère.

45. Ce mercure philosophique n'est autre chose que les dents du serpent, que le vaillant Thésée, dit Flamel, sèmera dans la même terre, d'où naîtront des soldats, qui se détruiront enfin. Eux-mêmes se faisant par apposition résoudre en la même terre, laisseront emporter les conquêtes méritées. Cette apposition enferme toutes les opérations, que les philosophes renomment en tant de sortes ; et l'on voit dans cette occasion la vérité de ce qu'enseigne Flamel, que notre pierre se dissout, se congèle, se nourrit, blanchit, se tue, et se vivifie soi-même. C'est le sang du lion, et la glue de l'aigle de Paracelse.

46. Ce sang du lion se trouve avec la glue de l'aigle, profondément caché dans notre sujet, qui est l'île de Colcos. Ils y sont naturellement comme dans leur propre sel, qui leur sert de matrice, et de minière, comme dit le Cosmopolite. Ils sont la véritable toison d'or, gardée par des taureaux, jetant feu et flamme par les narines, sur lesquels la belle Médée doit verser sa précieuse liqueur, qui les abreuve et endort ; et par cette précieuse

liqueur, les taureaux sont assoupis, la toison enlevée par Jason ; ou plutôt par ce menstrue philosophique, le corps est dissout, et l'âme est délivrée des liens du corps, et est changée en quintessence.

47. Cette toison est la semence métallique, que Dieu a créée, et que l'homme ne doit pas présumer de faire, mais qu'il doit tirer du sujet où elle est. Basile Valentin la décrit en ces termes : premièrement, dit-il, l'influence céleste, par la volonté et le commandement de Dieu, descend d'en haut, et se mêle avec les vertus et propriétés des astres ; d'icelles mêlées ensemble, il se forme comme un tiers, entre terrestre et céleste : ainsi est fait le principe de notre semence ; de ces trois se font l'eau, l'air, la terre, lesquels par le moyen du feu bien appliqué, engendrent une âme de moyenne nature, un esprit incompréhensible, et un corps visible, dit Basile Valentin.

48. Cette semence métallique est le grain qui nous est nécessaire, et qu'il faut chercher dans un sujet, où la nature l'a mise fort près de nous. Ce sujet, dans le sentiment de tous les philosophes, est notre airain, notre or, notre pierre, dont parle Sendivogius, Philalèthe, Pythagore. Et nous obtiendrons cette précieuse semence, dit Basile Valentin, si nous rectifions tellement le mercure, le soufre et le sel, que l'âme, l'esprit, et le corps soient unis inséparablement ; et tout cela n'est autre chose que la clef de la vraie philosophie, et l'eau sèche conjointe avec une substance terrestre, faite de trois, de deux, et d'un.

49. Cette semence, ou ce grain, ne se tire pas d'aucun autre sujet, que de celui, que nous venons de nommer notre or, sans hyperbole. Et de ce même sujet on ne peut le tirer, que par dissolution, et cette dissolution se fait par soi-même, ou par le sujet qui lui est semblable, ou plus proche. La nature aussi lui a pourvu d'une aide, qui est de sa chaire et de son sang, ainsi que nous enseignons que le sperme masculin mis dans sa matrice, y trouve un dissolvant de sa nature qui à la façon d'un aimant, attire la semence du sperme, qui est de sa nature et essence.

50. La dissolution, qui nous est nécessaire, pour avoir ce bon grain, ou semence, est très difficile à faire. Car elle ne se peut faire, que par le moyen d'une liqueur précieuse qui est une eau d'or, et un menstrue philosophique ; et cette liqueur n'est pas

facile à trouver, ou à tirer du sujet où elle est. Il faut un aimant philosophique, qui est de la nature du grain qu'on veut tirer de notre sujet par ce dissolvant et de la nature même du dissolvant qu'on demande, et qu'on veut acquérir pour tirer ce grain, où l'on peut voir comme notre art suit, et imite la nature.

51. On peut remarquer, que dans notre ouvrage il n'y entre rien d'étranger, car ce grain ou semence métallique, est de la nature du dissolvant qu'un anonyme appelle essentiel et ce dissolvant essentiel, est de la nature de cet aimant métallique, qu'un anonyme appelle menstrue minéral, uni au végétale, et tiré par lui, comme Ganymède par Jupiter ; et ces deux unis à celui qu'il appelle essentiel, servent pour dissoudre radicalement un corps qui est l'or, sans ambiguïté, et d'icelui dissout il apparaît qu'on tire un esprit mûr, par un esprit cru.

52. Ce sujet, où nous cherchons la semence, est un or philosophique, et non pas l'or vulgaire, et cela pour deux raisons. La première est que l'or vulgaire n'a point d'ordure qu'il soit besoin d'ôter, pour trouver ce grain, ou cette semence métallique, puisqu'il est tout pur, et sans aucun mélange d'impureté. Sa seconde raison est que l'or vulgaire est tout semence, et si on se servait de lui, il n'y aurait qu'à le réincruder, volatiliser, et spiritualiser, de manière qu'il peut pénétrer les corps et se joindre à eux par ses moindres parties ; si l'or avait cela, il serait la pierre.

53. Ceux qui ont dit, qu'il fallait chercher la semence métallique, ou le grain fixe, dans l'or vulgaire, ne sont pourtant pas éloignés de la vérité, pourvu qu'on les entende avec un grain de sel, puisqu'il y est effectivement et qu'on peut l'y trouver par le moyen d'une eau philosophique, dans laquelle il se fond comme la glace dans l'eau chaude, et dans laquelle il perd sa forme naturelle, pour en prendre une nouvelle, plus noble et plus excellente ; et c'est alors que le trésor caché, est découvert, c'est le centre révélé.

54. La semence métallique que nous cherchons dans l'or des sages, est un esprit subtil et pénétrant, c'est une âme pure, nette, et délicate réduite en eau, et un sel et baume des astres, lesquels étant unis ne font qu'une eau mercurielle. Or cette eau doit être amenée au dieu Mercure qui est son père, pour être examinée, et alors le père épouse sa fille et, par ce mariage, ils ne sont plus

deux, mais une seule chose, qu'on appelle huile vitale, ou incom-bustible, et à la fin Mercure jette les ailes d'aigle, et déclare la guerre au dieu Mars.

55. Le mercure, qui est père de cette eau, qu'on lui amène pour être son épouse, l'embrasse dans cette qualité, à cause que cette est encore un mercure, et de cette manière il paraît qu'on amène mercure à mercure avec cette différence, que le mercure qui est amené comme épouse, est le mercure des sages, qui est la mère de tout le thelesme, et celui à qui on l'amène, est le mercure des corps, père de tout le thelesme, père, enfant, frère, époux du mercure des sages. Ainsi, les natures se poursuivent, et les parents se marient ensemble.

56. Dans ce mariage philosophique, on conjoint mercure à mercure, et on amène aussi le feu au feu, aussi bien que mercure à mercure. On marie le feu au feu, car le mercure des sages porte ce feu, ou le soufre dans son sein et le mercure des corps est encore tout plein de ce feu sulfureux, qui brûle dans l'eau. Et dans cette rencontre, une nature apprend à l'autre à ne point craindre le feu, et à se familiariser avec lui. Ainsi l'eau qui craignait le feu, apprend à rester avec lui, et le mercure qui le fuyait devient son ami.

57. L'eau dont nous parlons ici est l'azoth, qui sert à laver le laiton, et le laiton que nous devons laver est notre sujet, ou notre airain , ou or rouge, qu'il faut blanchir, en rompant les livres. Cette eau céleste est tirée des montagnes du mercure, et de Vénus, par adhérence du sec à l'humide, par le moyen de la chaleur ; et la chaleur unie à l'humide fait couler un ruisseau d'eau chaude sèche et humide ; et cette eau est la grande ouvrière en notre art ; elle dissout les corps dur, subtilise l'épais, et purifie les impurs, comme la terre.

58. J'ai dit Laton ou laiton, car les philosophes ont leur Latone aussi bien que leur laton, l'un dit qu'il faut blanchir le laton qui est immonde, l'autre dit qu'il faut laver Latone qui est obscure, et ceux qui ont confondu ces deux choses, contenues en *Rebis*, n'ont pas moins erré, que ceux qui ont cru que c'étaient deux choses, qui étaient d'une nature différente. Car, quoiqu'elle se trouve dans le sujet, qui est la chaos de l'art, et qu'ils y soient comme mâle et femelle, et que de leur semence doive sortir le fils

du soleil et de la lune, par leur union parfait, ils ne sont qu'une essence.

59. Ce *rebis*, ou chaos de l'art, ou ciel terrifié, ne peut servir de rien, sans le secours du feu et de l'azoth, mais ces deux-là, qui composent la liqueur de notre art et qui font l'huile vitale, lui suffisent tant pour le laver et le purifier, que pour le rendre fécond par la séparation des deux sexes, et par leur réunion entière. Car il en sort un fort bel enfant, après en avoir ôté les ordures, et cet enfant doit être nourri du sang de son père, et du lait de sa mère, et lors ce sang et ce lait mêlés, ensemble, prendront la couleur d'une quintessence dorée.

60. Nous avons, dit un philosophe, dans ce Laton, deux natures mariées ensemble, dont l'une a conçu de l'autre, et par cette conception, elle s'est convertie en corps de mâle, et l'autre en celui de femelle ; de sorte qu'on ne saurait distinguer l'une de l'autre, par leurs vêtements extérieurs, quoiqu'on doive les séparer, pour les reconnaître, et les réunir, pour n'être plus qu'un inséparable, après les avoir dépouillés de tous leurs vêtements, et les avoir réduits à la nudité naturelle. C'était, auparavant, deux corps en un ou l'androgyné des sages, et après c'est Diane toute nue.

61. Lorsque Diane est toute nue, et Apollon de même, on les distingue facilement, et rien n'empêche leur légitime conjonction pour la procréation du soleil, qui est leur enfant. mais pour réveiller leur fécondité, et les rendre propres à la génération, il a fallu les animer, en les purifiant avec l'huile vitale, qui est l'eau de la pierre, dit un philosophe. Il a fallu diviser le corps coagulé en deux parties pour en tirer cette huile vitale, ou ce lait destiné à la nourriture de l'enfant nouveau né, qui contient en soi les deux sexes, et les assemble en unité de nature et d'essence.

62. Notre Laton est rouge dans son commencement, mais il nous est inutile, si la rougeur ne se change pour faire place à la blancheur. Mais si une fois il en blanchit, il est de très grand prix, enseigne Dastin. Mais comme dit ce philosophe, avec tous les autres, la première couleur qui paraît dans la corruption de notre sujet, est la noirceur, après laquelle vient la blancheur, et ensuite se fait voir la rougeur claire et brillante, et pour lors dit la savante Marie, son obscurité s'étant retirée, ce laton se change en pur or,



et ce qui lui procure cette blancheur, et splendeur est notre azoth.

63. L'azoth, qui a été formé du limon resté après la retraite des eaux du déluge, comme le serpent Python, est vaincu par les flèches d'Apollon, qui sont les rayons de notre soleil, ou par la force de notre airain, qui enfin devient le maître, et se faisant justice, le rend sec de première couleur orangée rouge. Il ôte même la robe blanche à l'azoth, qui en devient si changé qu'il prend la couleur et la nature de notre airain, et tout se fait rouge, dit le docte Parménides, et c'est signe que le Seigneur a fait son temps, et qu'après le temps, suit l'éternité fixe et incorruptible.

64. Apprenons ici de Morien, qu'il faut bien laver ce corps immonde, qui est le Laton, qu'il doit être desséché et blanchi parfaitement, et l'on doit lui infuser une âme, et lui ôter toute son ordure, afin qu'après la modification, la teinture blanche entre en lui. Car ce corps étant bien purifié l'âme entre d'abord dans ce corps, et il ne s'unit jamais à un corps étranger, ni même au sien propre s'il n'est pur et net. Car les superfluités, qui se trouvent dans nos corps, quoiqu'elles ne soient pas en grande quantité, empêchent leur union parfaite.

65. On ne lave le Laton, que pour le rendre propre à embrasser sa Latone, et s'unir avec elle d'une union indissoluble. Mais comme l'un porte le feu, et l'autre contient l'eau, on doit bien purifier l'un et l'autre de leurs immondices naturelles. Il est vrai qu'ils se trouvent tous dans notre androgyne, mais comme c'est un chaos, où les éléments sont plutôt confondus, qu'ils ne sont unis, on ne saurait les unir fortement sans les purifier, ni les purifier sans les séparer, ni les séparer sans détruire le composé. Il faut le diviser en partie, et séparer ainsi les éléments.

66. Comme notre pierre doit naître de ce chaos, ou masse confuse, dans laquelle tous les éléments sont confus, il est nécessaire de séparer la terre du feu, et le subtil de l'épais, comme dit notre père Hermès, le subtil monte en haut avec l'air, et l'épais demeure au fond avec le sel. Mais la terre contient le feu avec le sel de gloire, et l'air se trouve avec l'eau. On ne voit pourtant que la terre et l'eau. Ôtez donc le flegme de l'eau, et la pesanteur de la terre, les éléments seront purs et bien unis.

67. Cette union, ou conjonction des éléments purifiés, est la seconde opération de la pierre, qui se trouve après la modification, et la pierre se trouve parfaite, si l'âme est fixée dans le corps. Mais comme ce n'est que le terme du premier ouvrage, la matière est bien parfaite, et on a l'or vif, et le soufre incombustible ; mais il n'est pas tingent et l'on doit tourner la roue pour la seconde et troisième fois, avec le même soufre, qui sert de ferment, mais le premier ouvrage fini, commence le second, ou la sublimation philosophique est nécessaire, afin que le fixe soit fait volatil, et le corps esprit.

68. Dans le premier ouvrage, qui comprend plusieurs opérations, on ne travaille qu'à volatiliser le fixe, et à fixer le volatil, ressusciter le mort, et tuer le vif. Et son terme est lorsque le tout est réduit en poudre fixe, qui est or pur, meilleur que celui des minières. Sans lui, on ne saurait avoir la pierre, quoiqu'il ne soit pas la pierre, la pierre est pourtant en lui, comme dans son berceau. Il n'est pas or vulgaire, car il est plus pur, et n'est qu'un pur feu en mercure. On peut néanmoins le fondre et le débiter pour or vulgaire, car il est or à toute épreuve.

69. Dans le second ouvrage, qui est la multiplication de cet or, l'or est augmenté en quantité par addition de nouvelle matière. Et l'or sert de levain à sa propre multiplication, par une simple digestion de ce levain avec la farine et l'eau métallique, on fait de l'or, et le levain sert toujours de minière. Les philosophes procèdent encore autrement ; ils élèvent leur or ou levain en degrés, et l'augmentent si bien en qualité, qu'il surpasse l'or, et devient tingent et fondant ; et c'est ce qu'on appelle pierre, qui se multiplie à l'infini.

70. L'eau métallique qui revivifie l'or fixé, à la fin du premier ouvrage, est cette huile vitale, dont parle un anonyme, et qui est uni à l'essentiel, au minéral et au végétal, pour être comme il est, le dissolvant radical de l'or. C'est cette huile dont les philosophes font bonne provision, afin qu'il ne le manque pas au besoin, comme elle fit aux vierges folles. Cette huile est l'eau de la pierre, tirée d'elle en la première opération, dit le sage jardinier. Sans cette eau rien ne se fait dans le second ouvrage, et le premier ne se fait pas sans elle. Cette eau est un feu, car elle le porte, et sur elle est porté l'esprit du Seigneur.

71. En cette eau consiste le plus grand secret des sages, nous avons dit que c'était l'eau de la pierre, quoiqu'il soit vrai, qu'elle n'est pas dans un sens l'eau de la pierre, c'est une eau mercurielle, mais ce n'est pas le mercure des philosophes. C'est plutôt le mercure du mercure de la nature, le bain-marie des sages, le feu humide et secret d'Artéphius, le vase des philosophes, auquel la chose sèche adhère dans la sublimation, c'est le sperme des métaux, l'humide radical, l'eau philosophique d'Hermès, qui suffit avec une seule chose. Cette eau lave le laiton, et dissout l'or parfaitement.

72. La chose unique qui suffit avec notre eau hermétique, est la terre vierge, qui contient les quatre éléments, c'est notre première matière, savoir, un corps solide, et le commencement de l'œuvre, comme dit Basile Valentin. C'est de cette chose si cachée et si précieuse, dont se fait uniquement tout notre ouvrage, et laquelle se perfectionne en elle-même, n'ayant besoin que de la dissolution, sans addition d'aucune chose étrangère. Cette chose est notre pierre, qui n'a besoin que du secours de l'artiste. C'est cet airain, que Dieu nous a créé, qu'on peut aider, détruisant son corps cru, et tirant le bon noyau.

73. Si la dissolution de notre corps, qui est l'airain susdit est nécessaire, la congélation de l'eau mercurielle resserrée dans les liens de la pierre saturnienne, ne l'est pas moins, et pour toutes les différentes opérations, la putréfaction est absolument nécessaire. Cette putréfaction se fait par le moyen d'une petite chaleur, afin que la pierre se putréfie en soi-même, et se résolve en sa première humidité, que son esprit invisible et tingent ou le pur feu de l'or, enclos dans le profond d'un sel congelé, soit mis au-dehors, et que son corps grossier étant subtilisé, soit uni indivisiblement avec son esprit.

74. Il n'y a aucune autre eau sous le ciel qui soit capable de dissoudre notre airain, excepté une eau très pure et très claire, laquelle dissout sans corrosion. Cette eau s'échauffe elle-même à la rencontre du feu, qui lui est homogène. C'est l'eau dissolutive et permanente, et la fontaine du rocher, dont les philosophes ont parlé diversement. Il ne faut pas s'étonner, si cette eau dissout l'airain, à cause qu'elle est de sa nature. Car l'airain est l'or sans ambiguïté, et cette eau est une eau d'or, laquelle transmue le

corps en soi ; en sorte que tout devient eau, et puis transmué en corps, est corps.

75. Il sort une eau de notre airain, qu'Arisléus appelle eau permanente. C'est elle qui gouverne le corps, et qui pourtant est gouvernée par lui. Car elle le rompt, elle le brise, et le corps la tue et la fait mourir. Elle le réduit en eau et lui la réduit en terre. Mais il faut qu'elles soient mêlées ensemble par le feu d'amitié. Il faut continuer ce procédé jusqu'à ce que tout soit fait rouge. C'est ici l'airain brûlé et la fleur, ou levain de l'or ; et par un prodige étonnant, cet airain est brûlé par l'eau et lavé par le feu, et on voit en tout cela, l'accord des éléments, et l'accord de tous les philosophes.

76. Les philosophes ont appelé l'eau, dont nous venons de parler, un serpent qui mord sa queue. Mais les envieux, dit Parménides, ont parlé de plusieurs manières d'eaux, de bouillons, de pierres et de métaux, pour détourner les ignorants, quoiqu'il soit vrai, dans un sens, qu'en tout ceci, il y a eau, bouillon gras, pierres et métaux. Et qui entend cette doctrine, entend ce qu'il y a de plus fin dans notre art et de plus difficile dans notre ouvrage et dans nos matières. Mais laissez tout cela, et prenez l'eau vive, puis la congelez dans son corps et son soufre qui ne brûle point, tout sera blanc.

77. Tout sera blanc, dit Parménides, et vous ferez nature blanche. Sachez, dit Arisléus, que tout le secret est l'art de blanchir. Or ce blanchiment est un pas fort difficile, dit Flamel, il ne se peut faire sans eau, dit Artéphius, car c'est elle qui lave le laton, c'est cette eau qui fut montrée à Sietus, et que ce philosophe assure être pur vinaigre, très aigre, qui a le pouvoir de donner la couleur blanche et rouge au corps noir, et le revêt de toutes les couleurs qu'on peut imaginer, qui convertit le corps en esprit ; c'est le vinaigre des montagnes, qui défend le corps de combustion, car sur le feu il se brûle sans ce vinaigre.

78. Ce vinaigre très aigre est notre eau première, et le vinaigre des montagnes du soleil et de la lune, ou plutôt de Mercure et de Venus. C'est une eau permanente, à cause qu'elle demeure constamment unie à notre corps, ou à nos corps de soleil et lune, lorsqu'elle les a dissous radicalement. Et notre corps reçoit de cette eau, une teinture de blancheur si spéciale et si éclatante,

qu'elle jette ceux qui la contemplent en admiration. Cette eau si blanche, tient du mercure et du soufre. Elle est soleil et lune en dedans, comme le corps est en dehors, elle blanchit notre airain, te dissout le corps fort amiablement.

79. L'eau qui dissout notre corps si amiablement, est une eau qu'on peut appeler la première, quoiqu'il y en ait de plusieurs sortes qui l'aient précédée, mais elles sont hétérogènes, et ne sont point comptées dans notre ouvrage. Elles ne sont pas du nombre de nos menstrues homogènes, comme est notre eau blanche première, dissolutive qui est métallique, mercurielle, saturnienne, antimoniale, ainsi qu'en parle Artéphius. Cette eau blanchit l'or, c'est-à-dire notre laiton, et le réduit en sa première matière, qui est le soufre et le mercure, qui brillent comme un miroir.

80. Ce soufre et ce mercure qui restent après la dissolution du corps cru, et qui brillent comme une glace de cristal bien polie, sont tirés de ce corps cru, par le moyen d'une eau, ou fumée blanche intérieurement, mais qui est dans son commencement couverte des ténèbres de l'abîme. Et ces ténèbres sont chassées par l'esprit du Seigneur, qui se meut sur les eaux, qui ont été créées avant l'arrangement des parties du chaos, lorsque le ciel et la terre furent faits. Cette eau première dissolutive du corps, est une eau claire et sèche ; c'est un mercure de la nature, qui, dissolvant, tire le mercure du corps.

81. Ce mercure tiré du corps cru, est grossier. Mêlé avec ce mercure ou eau dissolvante et première, il compose et fait le double mercure, du Trevisan, l'or composé de Philalèthe, ou le rebis des philosophes, ou le poulet d'Ermogène, ou le mercure des corps, qui se dispose par ce degré à devenir mercure des philosophes, par le moyen du feu, ou du mercure commun à toutes les minières. Or ce mercure double et blanc, d'une blancheur étincelante, tiré par l'eau première, devient rouge, s'il est mêlé simplement avec l'eau seconde, qui est fort blanche au-dehors, et rouge au-dedans.

82. Cette eau seconde était ci-devant dans la première, mais elle n'était pas imprégnée d'un feu céleste, comme elle est dans la suite. Ainsi ces deux eaux ne diffèrent qu'autant que la première dissout le corps cru, lave le laiton, et volatilise une masse pesante de sa nature et qui, mêlée avec la première eau ou feu humide

devient volatile ; et l'eau première mêlée avec une eau sèche, se réduit en fumée, en eau limpide et en chaux vive, laquelle chaux vive est pleine d'un feu et d'un soufre philosophique, et ainsi c'est l'eau seconde tirée de la première par le moyen du feu.

83. Le feu fait, que dans la sublimation philosophique, le sec monte et se perfectionne par son adhérence au vase. Cette adhérence rend le sec inséparable de l'humide, et le feu inséparable de l'eau. Ainsi se forme notre eau seconde des vertus supérieures et inférieures et c'est cette eau qui est le mercure des sages, le mercure animé, que l'artiste peut élever en degrés, et le pousser jusqu'à la plus haute perfection. Et pour cet effet, on n'a qu'à le nourrir du lait des mamelles de la terre, qui est sa mère, et faire têter souvent ce fils d'Hermogenes, le ramenant à sa mère.

84. On ramène aussi la mère à l'enfant, lorsque le corps composé du soleil et de la lune, du père et de la mère, du coq et de la poule, du soufre et du mercure, par notre eau première, est amené au mercure des philosophes, qui est l'œuf de ce coq et de cette poule, le fils de ce soleil et de cette lune, et le mercure de ce soufre et de ce mercure. Car dans leur intime communication, le père et la mère sont élevés et sublimes en gloire, par la vertu de leur enfant, le laton est blanchi, fixe, et rendu fusible ; en sorte que l'enfant engendre son père et sa mère, et est plus vieux qu'eux.

85. Le mercure des philosophes a engendré son père et sa mère, et lui est engendré et tiré des choses où il est par le moyen d'un autre mercure élevé en degrés, et d'une eau qui est pur vinaigre, lequel communique sa qualité acéteuse à son enfant ; et cet enfant rentrant dans le ventre de sa mère, lui déchire les entrailles comme un vipereau ; et enfin après avoir sucé de son lait virginal, il l'adoucit, comme nous voyons que le vinaigre commun distillé, dissout l'acier et le plomb ; et par ce mélange et vinaigre il devient si doux, qu'on l'appelle lait virginal.

86. Tout le secret de ce vinaigre, qu'Artéphius appelle anti-monial, et que l'on peut appeler saturnien, en raison de son origine, ou mercuriel à cause de son esprit congelé, plus précieux que tout l'or du monde, dit le Cosmopolite, consiste à savoir tirer par son moyen, l'argent vif, doux et incomburant du corps de la magnésie, c'est-à-dire, par cette eau première, une eau seconde,

eau vive et incombustible, et savoir la congeler ensuite avec le corps parfait du soleil, qui se dissout dans cette eau seconde, en façon d'une substance blanche et épaisse, et congelée comme de la crème de lait.

87. Ce mercure philosophique, ou eau seconde blanche et congelée, comme la crème de lait, est tirée par le moyen d'une eau première, ou vinaigre acre, et par le moyen d'une eau douce, ou vinaigre doux, le premier est mâle, et tient du feu qui domine à l'eau ; le second est femelle et passif, et tient de l'eau oppressée du feu étranger. ce mâle est actif, cette femelle passive, ils se joignent et embrassent tous deux pour produire l'eau seconde, qui dissout l'or composé, qui a été produit par l'union des deux, c'est-à-dire, par notre double eau première, au sens d'Artéphius.

88. Ce corps qui a été produit, ou composé par notre eau première, doit être ressout, ou dissout dans l'eau seconde, composée de ces deux, aussi bien que le corps susdit, qui ne s'y ressoudrait point, s'il n'était de la nature du dissolvant. Mais si, au lieu du composé, on ne met dans notre eau dissolutive seconde, que le corps de l'or simple, elle le réduit bien en état d'améliorer les métaux, en quelque manière, comme dit Sendivogius, après l'auteur du *Duel chimique* ; mais si on joint le mâle et la femelle, et que notre eau soit le Dieu aidant, on trouve tout le secret des sages.

89. Tout le secret des sages consiste en cet ouvrage, qu'Artéphius appelle blanchir le laton, ou l'or des philosophes, et le réduire en sa première matière, c'est-à-dire en soufre blanc et combustible, et en argent vif fixe. C'est ainsi que l'humide se termine (c'est-à-dire notre corps, qui est l'or, se change) dans cette eau première dissolvante, ou soufre et argent vif fixe ; de sorte que cet or qui est un corps parfait, se change en réitérant cette liquéfaction, et se réduit en soufre et argent vif fixe, reçoit la vie, et se multiplie en son espère, comme il arrive dans les autres choses.

90. Cet or se multiplie donc par le moyen de notre eau. Car le corps qui est composé de deux corps, qui sont le soleil et la lune, ou Apollon et Diane, s'enfle dans cette eau, grossit, s'élève, croît et reçoit de cette eau première, sa teinture d'une blancheur surprenante. Et celui qui connaît notre eau hermétique, et la source

d'où elle sort, connaît la fontaine du Trevisan, et la pierre d'où Moïse tira l'eau, et qui suivait le peuple. Il sait changer le corps en argent blanc médicinal, qui peut perfectionner les autres métaux imparfaits, car notre eau porte une grande teinture.

91. La teinture qui est cachée dans notre eau, est blanche et rouge, quoiqu'elle ne donne d'abord qu'une teinture de blancheur. Mais comme c'est une eau qui dissout et rompt le corps, la première qui paraît dans cette dissolution est la noirceur, signe de putréfaction. En effet il faut que le corps se pourrisse dans notre eau, et qu'ayant passé par toutes les couleurs, qui marquent son infirmité, elle prenne la couleur blanche fixe, et puis la rouge de pourpre, qui sont les marques essentielles d'une véritable résurrection, dans laquelle triomphe la vertu et le germe de notre levain.

92. Notre levain contient un esprit igné, comme la chaux vive, d'où vient qu'il pénètre le corps par sa subtilité, qu'il l'échauffe par sa chaleur, et qu'il fait lever le germe, qui n'était dans le corps qu'en puissance, et ne serait jamais venu en acte sans l'addition de notre levain, dont la vertu se peut multiplier à l'infini, en lui apposant une nouvelle matière, qui prend la vertu du levain, et devient aussi aigre que lui, et encore davantage ; et à la fin, s'en fait une puissante médecine, qui tombe sur les imparfaits, qui sont de sa nature, et les délivre de toutes leurs impuretés.

93. La pureté de notre levain l'empêche de se mêler à aucune chose, qui ne soit pure, et qui ne soit de sa nature mercurielle ; et sa subtilité lui donne la clef pour entrer dans l'obscur prison des métaux, et la force de retirer ses frères de l'obscurité et de l'esclavage. Pour cet effet, il se transforme auparavant en plusieurs différentes manières, comme un Protée, il monte au ciel, comme s'il voulait l'escalader, comme un autre Encelade ; il descend en terre, comme s'il voulait pénétrer les abîmes, et enlever Proserpine sur son chariot de feu, et s'enrichir des richesses de Pluton.

94. On pourrait dire que ce levain est semblable à Vulcain, qui ayant épousé Vénus, s'était embrasé du feu de son amour, et ne respirait que ses embrassements. Mais Jupiter, le trouvant trop imparfait, lui donna un coup de pied, et le jeta du ciel en



terre. En tombant, il se cassa une jambe, et a demeuré boiteux, depuis cette chute. C'est lui qui a composé ce rets admirable, par lequel Mars et Vénus furent attrapés et surpris sur le lit d'amitié. C'est ce Vulcain que Philalèthe appelle brûlant, sans lequel le dragon igné et notre aimant ne peuvent jamais être bien unis ensemble.

95. Le feu dont notre vulcain est embrasé fut autrefois dérobé par Prométhée, et porté sur la terre, ce qui fut cause que pour punition de ce vol, Prométhée fut enchaîné par Vulcain même sur le mont Caucase. Et Jupiter a ordonné à un vautour de lui ronger le foie et le cœur, qui renaissent toujours, et pullulent par la vertu du vautour même, qui leur laisse la facilité de germer et renaître après leur mort, pour vivre d'une nouvelle vie ; de manière, que le vautour qui se repaît du foie et du cœur de Prométhée, ne le dévore que pour le multiplier incessamment.

96. Cette renaissance, ou revivification, nous représente celle du phénix, qui trouve la vie dans la mort, se vivifie par soi-même, et sort plus glorieux de ses cendres. L'agent dont il est ici question, et qui est d'une merveilleuse origine dans le règne métallique, suivant la pensée de Philalèthe, porte et allume le feu sur le bûcher, semblable à celui duquel il est sorti ci-devant. Ce bûcher et le phénix s'embrasent ensemble, et se réduisent en cendres, desquels sort un oiseau, semblable au premier, de même nature, mais plus noble que lui, et qui croît de jour en jour en vertu, jusqu'à ce qu'il soit devenu immortel.

97. Ce phénix, qui renaît de ses cendres, est le sel des sages, et par ce moyen leur mercure, dit Philalèthe ; c'est le sel de gloire de Basile Valentin, le sel albrot d'Artéphius, le mercure double de Trevisan, lequel est cet embryon philosophique, et l'oiseau né d'Hermogène ; c'est l'eau sèche, l'eau ignée, et le menstrue universel, ou l'esprit de l'univers. La pierre des sages est rassasiée de cette eau, qui ne mouille point ; elle en est formée, afin de produire le lait de la Vierge, qui sort de son sein ; elle-même est le suc de la lunaire, c'est l'esprit et l'âme du soleil, le bain-marie, où le roi et la reine se doivent baigner.

98. Ce sel est l'agent de la nature, qui renverse le composé, le détruit, le mortifie et le réengendre souventes fois. Il contient en soi le feu contre-nature, le feu humide, le feu secret, occulte et

invisible ; il est principe de mouvement, et cause de putréfaction. C'est par ce dissolvant qu'on réduit l'or à sa première matière. Or tous les philosophes sont d'accord, que le menstrue qui dissout radicalement le soleil et la lune, doit conserver leur espèce, et rester avec eux après la dissolution, et par conséquent être de leur nature, et se coaguler soi-même avec les corps qui ont été dissous, et par leur vertu.

99. Dans cette dissolution du corps par l'esprit, se fait la congélation de l'esprit par le corps, et l'esprit et le corps s'aident l'un et l'autre, dit Lucas, dans la *Tourbe*. L'esprit, dit-il, rompt premièrement le corps, afin qu'il lui aide par après. Quand ce corps est mort, abreuvez-le de son lait, qui est en lui, et vous verrez que le corps congèlera l'esprit, et qu'il se fera un de deux, de trois et de quatre. C'est alors que le mort est vivifié, que le vif meurt dans cette solution et congélation. Ainsi, les philosophes commandent de tuer le vivant et vivifier le mort, et avant cela, le corps et l'esprit se pourrissent et corrompent ensemble.

100. Il n'y a point de parfait levain, où l'esprit et le corps ne se fermentent, ne s'aigrissent et ne s'échauffent ensemble, par le moyen du feu interne, et corrompant, et d'une eau chaude, qui aide et anime la chaleur du levain. C'est ce qui arrive au sujet de notre levain, de notre eau, de notre corps et de notre esprit. L'eau dont il est question, est la première, ou même la seconde. Artéphius dit, le levain est tiré de l'or, qui est le corps, et le levain porte l'esprit, corrompant. Ainsi, l'eau, l'esprit et le corps composent, ou fournissent la matière du levain.

101. Comme nous avons plusieurs levains, suivant les degrés de perfection, où ils sont élevés par notre art, car la nature ne nous en donne point d'elle-même, aussi avons-nous plusieurs eaux, plusieurs corps et plusieurs mercures. Il n'y a pourtant qu'un levain parfait, qu'un seul corps et qu'une seule eau véritable, qui est le mercure des sages philosophes, qui est un vrai feu, selon Artéphius. Ce feu est un soufre, et le mercure est le soufre, l'eau, et le feu. Ce mercure est donc l'eau tirée des rayons du soleil et de la lune, dit Sendivogius.

102. Ce mercure ne saurait être tiré des rayons du soleil et de la lune, qu'il ne soit double ; et il ne saurait être tiré de ses cavernes vitrioliques, sans tenir lieu de levain ; il ne saurait tenir du

feu et de l'eau, du soleil et de la lune, du corps et de l'esprit, sans être l'âme qui joint le corps et l'esprit, le médiateur du feu et de l'eau, et ce serait à tort que les philosophes lui donneraient tant de louanges, si ce mercure n'était l'agent dans notre art, et le dissolvant universel des corps.

103. Nous avons besoin de ce levain, ou mercure, pour les trois dissolutions nécessaires à l'œuvre des philosophes. La première regarde le corps cru, pour en tirer l'esprit séparé de son corps, qui nous est nécessaire pour donner la vie aux morts, et pour guérir les maladies. La seconde est la solution de l'or et de l'argent, qui composent par leur union la terre minérale. La troisième dissolution est ce qu'on appelle emploi pour la multiplication. La première qui est spirituelle, sert pour la fermentation du corps impur, la deuxième radicale du pur, et la troisième multiplicative du très pur.

104. On dissout le corps impur, pour avoir l'esprit caché en lui, et le mercure qui le dissout, est la première clef qui ouvre la porte à la pierre. C'est ce mercure qui est préparé par notre art, et qui est composé de matière vile, et de peu de prix ; elle est sulfureuse et mercurielle, chaude et froide, sèche et humide, elle contient la vertu styptique et astringente des métaux, dont parle Basile Valentin, deux fois née de mercure. Ce mercure contient un grand trésor, savoir l'esprit de mercure, et du soufre, la fleur, et l'esprit de l'or. Il ouvre la porte de la maison de son père et de sa mère, et ouvre l'entrée du palais du roi.

105. De la matière de cette première clef, l'art en forme une seconde par adaptation. La première est de toutes couleurs, mais la seconde est blanche, comme la lune, et pèse beaucoup plus que la première. C'est elle qui ouvre la seconde porte, et dissout la terre minérale, dans laquelle est caché l'or des philosophes, le véritable soleil. Elle le fait paraître au jour sous plusieurs formes différentes, tantôt en terre, tantôt en eau, et ouvre si bien toutes les serrures de ce palais royal, qu'après l'avoir ouvert et fermé à diverses reprises, elle rencontre la pierre et l'élixir des philosophes.

106. La troisième clef se forme de la matière de la première, et de la seconde. C'est elle qui est la clef d'or qui ouvre non seulement le cabinet où se trouve la pierre, mais encore la cassette de

la pierre, et la pierre même, afin qu'elle croisse et se multiplie en qualité et en quantité. Mais à chaque fois que la pierre est ouverte par cette clef rouge, il s'y fait une nouvelle dissolution ; la terre devient eau, ou bouillon gras, et poreux, et l'eau devient terre ; il se fait corruption, et à chaque fois nouvelle génération ; et la pierre multiplie de dix degrés de qualité à chaque fois, et cela jusques à sept fois.

107. Cette multiplication est la dernière parole des sages, comme la dissolution est la première, dit Flamel. La dissolution est le premier fondement, ou le premier pas de la philosophie, et la multiplication en est la fin, si on excepte la projection, dans laquelle il se fait encore une dissolution radicale, par la séparation et exclusion de l'impur, et par la congélation du grain pur. Ainsi, la dissolution est nécessaire au commencement de l'œuvre, au milieu, et à la fin. Et après l'accomplissement de l'œuvre, par la première, les corps durs deviennent mols, comme de la crème, ou comme de la gomme pesante, dit Morien.

108. Les autres disent, que par la dissolution des corps secs sont réduits en eau sèche, qui ne mouille point les mains, c'est-à-dire en mercure, puis en semence, ensuite en esprit fixe, et enfin en terre ; laquelle est souvent réduite en eau par dissolution, et retourne en terre par congélation, monte et descend et, de clarté, en clarté, est élevée au dernier période de fixité, et de fusibilité. Et comme il faut pour toutes les opérations avoir une eau sèche et dissolvante, comme la clef nécessaire présentée et préparée des mains de la nature à l'artiste, plusieurs ont cru que ce dissolvant, ou cette clef, était le mercure vulgaire.

109. Tous les auteurs s'accordent en ce point, que le mercure vulgaire, n'est point notre eau dissolvante, ni notre véritable mercure. La raison est prise du côté de son impureté, qui ne lui permet pas de se mêler intimement et par les plus petites parties avec les corps purs, qui doivent être dissous, ni par conséquent de demeurer avec eux inséparablement. Après leur dissolution cette même impureté, qui lui est naturelle, ne lui donne pas le pouvoir de purifier les impurs, que nous devons purifier dans leur dissolution, car celui qui doit purifier les autres, doit être pur, dit Philalèthe.

110. Outre la pureté qui manque au mercure, il lui manque une chaleur naturelle, qu'il n'a pas, pour être le mercure des philosophes, qui dissout radicalement l'or, qui se change en or, après avoir changé l'or en soi par la dissolution. Ce défaut de chaleur vient, de ce que c'est un fruit cru, tombé de son arbre avant le temps, et auquel la nature n'a pu adjoindre son propre agent. Mais comme il est demeuré impur, froid et indigeste, il a besoin d'un soufre lavé, et incomburant, que l'art lui ajoute pour le mûrir, l'échauffer et le purger ; et sans ce soufre, l'art ne saurait perfectionner le mercure.

111. Ce soufre pur et fixe, qui perfectionne le mercure vulgaire, dans la projection où il est transmué en or, doit être tiré des choses qui sont de la nature du mercure ; autrement, il n'aurait pas le pouvoir de pénétrer, et s'unir à lui intimement. Car la nature ne s'unit qu'à sa nature, et repousse tout ce qui est étranger. Or le mercure des philosophes contient ce soufre lavé et incomburant, par lequel il est peu à peu digéré, et changé en or et puis, par une nouvelle régénération, changé et élevé en pierre fixe et fondante, qui change le mercure vulgaire en or dans un moment.

112. On peut voir, de ce que nous venons de dire, que Philalèthe a dit la vérité, lorsqu'il nous assure, dans sa métamorphose, que le mercure vulgaire et celui des sages ne sont point différents matériellement et fondamentalement l'un de l'autre ; car l'un et l'autre sont une eau sèche et minérale. Que les enfants de la science sachent donc, dit ce philosophe, que la matière du mercure vulgaire peut et doit entrer en partie dans la matière du mercure des philosophes ; de sorte que leur matière est homogène et qu'elles ne diffèrent ensemble, que selon le plus ou le moins de pureté et de chaleur.

113. Il est donc certain, pour parler de bonne foi, et suivant la doctrine de ce grand philosophe, que si l'on pouvait ôter au mercure vulgaire ce qu'il a de superfluités sulfureuses, adustibles, d'aquosités, et de terrestréités corrompantes, et si on pouvait lui donner la chaleur du soufre incomburant, c'est-à-dire une vertu spirituelle et ignée, les ténèbres de Saturne étant dissipées, on verrait sortir le mercure tout brillant de lumière, et ce mercure ne serait plus vulgaire, ce serait celui des philosophes, qui disent

tous qu'étant déterminé, comme il est, il ne peut être notre mercure sans perdre sa forme.

114. Le mercure vulgaire est un corps, celui des philosophes est un esprit. Du moins le mercure vulgaire est corporel et mort, et celui des sages est spirituel et vivant. Le vulgaire est mâle, le nôtre est femelle, ou du moins hermaphrodite ; c'est une eau, le mercure vulgaire la contient, mais elle est trop enveloppée dans son corps. Le mercure des philosophes est notre bénite semence ; le vulgaire n'en est que le sperme qui la contient, mais on ne l'en peut tirer que par dissolution, qui se fait par notre mercure, et dans lequel il perd sa première forme, pour prendre une forme plus noble et plus excellente.

115. Je sais bien que le mercure vulgaire, conservant sa forme dont il est spécifié, n'est pas la matière immédiate de la pierre. Et quand même il serait dépouillé de sa forme, il ne peut être changé en pierre qu'il ne soit fait mercure des sages ni mercure des sages sans avoir été mortifié et revivifié, ou engendré. Il n'est pas aussi le dissolvant de l'or et des autres métaux, qu'il n'ait dépouillé tout ce qu'il a d'étranger, non métallique et corporel. Mais on peut dire dans la vérité, quelle est la plus aisée et la plus prochaine matière, ou sujet de la projection philosophique.

116. On peut dire aussi, en faveur du mercure vulgaire, qu'il est la molle montagne, dont parle Sendivogius, dans laquelle on peut fouir facilement avec l'agent des philosophes, et y trouver l'eau vive et ignée, ou le feu humide que nous cherchons, et l'ayant trouvé, en faire des merveilles. On peut dire encore en sa faveur qu'il peut être utile à l'œuvre, si on peut lui ôter ce qu'il a d'impureté, et suppléer à ce qui lui manque de vertu ignée. Il dit de lui-même dans un Dialogue qu'il est Mercure, mais qu'il y en a un autre qui ouvre les portes de la justice, dont il est précurseur symbole admirable d'un grand mystère.

117.<sup>1</sup> C'est un grand avantage au mercure vulgaire d'être la voie de son maître, et le précurseur du mercure des sages, qui d'après le grand Philalète, vient délivrer ses frères les minéraux,

1. Les curieux investigateurs pourront avoir recours au texte manuscrit de l'auteur en cet endroit, pour y retrouver et scruter ce que la prudence a fait juger devoir omettre de ce verset. (Note tirée des *errata* de l'édition originale.)

métaux, végétaux, animaux, et tous les corps naturels de toutes leurs souillures originelles. Nous parlons toujours par paraboles et comparaisons, parce que la nature et sa science sont le pentacle de tous les mystères, et le symbole des plus hautes vérités. Par elles on trouve l'explication, la prédiction et manifestation de tout ce qui est occulte. Tel est l'effet de la savante sagesse, artiste de toutes choses, et qui enseigne parfaitement la racine secrète des opérations merveilleuses, selon l'expression du roi Salomon. Lui-même, ainsi qu'il le dit, a décrit la sagesse triplement, car elle reçoit trois sens, mutuellement et également représentatifs l'un de l'autre. Et nous écrivons comme ce sage a écrit.

118. Les philosophes ont sans doute été dans cette pensée, lorsqu'ils ont dit qu'on doit tirer un air par un autre air, un esprit par un esprit, prendre ou attraper un oiseau par un oiseau, comme parle Aristée. Les autres ont dit que par un esprit cru, on devait en extraire un qui fut digeste et cuit. Les autres ont dit qu'un menstrue végétal uni au minéral, et à un troisième menstrue essentiel, étaient nécessaires pour avoir le dissolvant universel, ou mercure des philosophes, c'est-à-dire que ce fameux mercure a besoin d'un précurseur, comme un Elie.

119. Ce fameux mercure, auquel les philosophes ont donné tant de louanges, mérite bien d'avoir symboliquement un précurseur qui ait l'esprit d'Elie, et qui prépare les voies de son Seigneur. Le précurseur est de même nature que le Seigneur, mais celui-ci est infiniment plus noble, car il est né d'une terre vierge, et conçu d'un esprit céleste, au lieu que le précurseur a été conçu en iniquité comme les autres corps métalliques, quoiqu'il ait été purifié dans la suite, et lavé dans le ventre de sa mère pour être rendu digne de préparer les voies du roi philosophique.

120. Ce discours allégorique est tiré de la doctrine du savant Philalèthe, notre contemporain, et du fameux Sendivogius, qui enseignent que tous les corps métalliques sont tous conçus en iniquité et malédiction dans le sein d'une terre corrompue, et que l'or même, tout pur qu'il est, aussi bien que le précurseur dont nous parlons, ont besoin du mercure des philosophes, qui est conçu d'une terre vierge, et formé de son sang très pur par un esprit céleste, source de beauté, de pureté et de lumière ; et ainsi

quoiqu'il soit selon la nature corporelle de la nature des autres, il les purifie par sa vertu.

121. Le mercure des sages est, à la vérité, composé de corps, d'âme et d'esprit ; mais son corps après avoir passé par toutes les opérations de l'art, comme par des tortures et des souffrances, son corps, dis-je, matériel est tout spiritualité, et ayant été élevé en gloire, il est d'une si grande vertu, sublimité, lumière et fixité, qu'il peut être tout, fixe, illumine tout, et triomphe de tout ce qui est dans le règne métallique, il sépare la lumière des ténèbres, qui obscurcissent ses frères, esclaves de l'impureté ; et enfin, c'est un pur esprit, qui attire à soi tout ce qui est pur.

122. Quelque noblesse que nous trouvions dans notre mercure, la semence dont il est fait et composé par notre art, n'est pas différente de celle dont tous les métaux sont composés ; et ces corps métalliques ne diffèrent l'un de l'autre que par le plus ou le moins de décoction et de pureté, car leur semence est la même, et ces superfluités introduites ou restées dans leur congélation, ne sont pas naturelles aux métaux, et n'ont pas corrompu leur semence, qui est une portion de lumière céleste et incorruptible, qui luit dans les ténèbres, et pure dans les ordures.

123. L'or a l'éclat, il a la semence, et même il est toute semence métallique. Mais il n'est ni le mercure des sages, ni la pierre. Car, quoiqu'il soit aussi pur que l'un ou l'autre, il n'a pas la subtilité de l'un, ni la subtilité de l'autre. L'or est mort, mais il ne peut ressusciter que par la vertu du mercure des sages, qui est son propre dissolvant, et l'auteur de sa mort et de sa vie, qui le fait descendre dans les enfers, et qui l'en retire, pour l'en faire monter jusqu'aux cieux, et lui procurer cette subtile fixité, qu'il n'a pas de sa propre nature.

124. Il y a cette différence entre l'or et le mercure des sages, que le premier est un ouvrage de la nature, qui le fait dans les mines sans le secours de l'art, et le second est l'ouvrage de l'art et de la nature. Car il ne se trouve ni sur la terre ni dessous. C'est un enfant que nous pouvons produire par extraction, c'est-à-dire en le tirant des choses où il est. Or il se tire par artifice du soufre et du mercure de la nature, conjoints ensemble par l'entremise d'un tiers de même nature, et étant tiré, il est la matière prochaine de notre pierre.



125. Dans une semaine, dit Philalethe, ce mercure par simple digestion devient or philosophique, qui est la matière la plus proche de la pierre. C'est ce mercure qui suffit tout seul avec le feu, voire il est le feu lui-même. S'il y a quelqu'un, dit-il dans son Dialogue, qui ait vu le feu caché dans mon cœur, il a connu que le feu est ma véritable nourriture, et plus l'esprit de mon cœur mange longtemps du feu, plus il devient gras. Ainsi, le serpent dévore sa queue et se mange lui-même ; et le feu et lui sont deux, et un seul.

126. La manière de notre mercure n'est donc autre que le soufre et le mercure joints ensemble, dit le Cosmopolite. Car de deux se fait un, qui est le lait virginal, dit Arnaud de Villeneuve. Ce lait est notre mercure ou aigle blanc, composé du composé, l'air de l'air, l'argent vif de l'argent vif, l'eau tirée d'une roche, où l'on voit une mine d'or et d'acier. L'on remarque donc ici les deux principes du mercure des philosophes ; son père est le soleil, élevé en degrés par notre art, et sa mère la lune blanche, qui s'éclipse avec le soleil, à la conception de ce fils.

127. L'or et le mercure coulant sont la matière de notre œuvre, dit Philalethe. Si ce philosophe parlait autrement il trahirait sa pensée et son nom. Mais on peut ajouter à sa pensée que la matière de l'œuvre est le mercure seul, et qu'on fait ce grand chef-d'œuvre de la nature et de l'art, et tous les miracles qui l'accompagnent, d'une seule chose, comme dit Hermes, c'est-à-dire du mercure des philosophes, qui est l'or vif, ou l'or embryonné et volatil, qui se change en or par une petite chaleur, mais non pas en pierre immédiatement. Mais enfin tout ce qui la compose tire son origine de notre mercure.

128. L'or sortant de notre mercure, comme le soleil du sein de Thétis tout éclatant de lumière, est appelé or vif, autant de temps qu'il n'a pas passé par le feu de fusion, qui est la mort de nos métaux, dit Basile Valentin. Cet or vif est tout feu, ou le vrai feu de l'or très fixe et très pur or balsamique, ennemi de corruption. Il contient en soi le sel, le soufre et le mercure ; ou plutôt il est tout sel, tout soufre, et tout mercure. Mais, en ces trois principes il est tellement en unité et homogénéité, qu'il est inaltérable et incorruptible, et ne peut être décomposé que par les rayons du soleil, qui est son père.

129. L'or vif est souvent appelé soufre vif. C'est ce soufre, dit Sendivogius, à qui les philosophes ont donné le premier rang, comme au principal des principes. C'est ce premier agent qui est tenu fort caché. Il est pourtant fort commun ; il est partout, disent-ils, et en toutes choses ; il est végétal, animal et minéral ; il est la vie de toutes choses, et une portion de cette lumière, qui fut faite au commencement du monde ; il est le principe de toutes les couleurs, de toutes les congélations, et de toute maturité ; et sans ce soufre vif l'humide radical dans les végétaux, animaux et minéraux, serait tout à fait inutile.

130. Ce soufre, ou or vif peut être considéré en trois états. Dans le premier, c'est un pur esprit qui se trouve en toutes choses, qui est leur âme, leur vie et leur lumière ; il est comme un ciel terrifié et enveloppé dans tous les corps. Dans le second état, il est minéral, par conséquent spécifié dans les minéraux et enclos dans leur humide radical ; et parce que c'est un feu, il agit sans cesse sur cet humide, quand il est en liberté d'agir ; et comme cet humide est un air, ce feu s'en nourrit. Dans le troisième état, il est foudroyant, victorieux et triomphant de tout ce qui lui résiste.

131. On peut encore, en accordant les philosophes, dire que l'or vif des sages peut être considéré comme agent et comme patient. Comme agent, c'est un esprit qui est toujours en action, qui donne le mouvement à toutes choses, et qui est le principe et promoteur de la corruption et de la génération des composés. C'est un esprit de lumière, toujours occupé à chasser les ténèbres, et à séparer le pur de l'impur. Dans cet état il est dans le mercure des sages, comme dans le lieu de sa domination, et où il commence à exercer les actes de roi.

132. Ce feu, ou ce soufre cesse d'agir, quand il a consommé son propre humide, si on ne lui en fournit point de nouveau, mais si on lui en donne, il recommence son mouvement, et convertit encore cet humide en sa substance, tout autant qu'il le peut. La première fois, soit achevant son mouvement dans l'œuf, et sur l'œuf des sages, il convertit tout son humide radical en pur or, qui est or vif, mais patient. Ainsi l'agent devient patient, la première matière devient la deuxième, mais la seconde devient la première. Ce mercure qui était patient devient agent, et redonne leur mouvement à notre or vif.

133. Si l'or vif recommence son mouvement, il travaille avec plus de vigueur que la première fois, son terme se trouve plus noble, car à cette seconde fois l'ouvrage se termine à un or plus excellent que n'est son grand-père, et que n'est son père et sa mère. Car l'élixir, qui est le ciel en terre, et le soufre incombustible, et tingent à toute épreuve, se trouve parfait à la fin de ce mouvement. Ainsi l'or produit l'or du mercure ; et l'or et le mercure, le soleil et la lune, produisent la pierre, et en sont faits. Et l'on voit que les choses finissent par où elles ont commencé.

134. Les philosophes, d'un commun accord, ont dit avec raison, que leur or vif n'est autre chose que le pur feu du mercure, c'est-à-dire la plus parfaite portion de la noble et pure vapeur des éléments, ou bien ce feu inné et intrinsèque au mercure, savoir passivement et en puissance dans le mercure vulgaire, activement et en acte dans le mercure des sages. Cet or vif est comme une exhalaison, et le mercure est la vapeur qui contient cette exhalaison. Or la vapeur étant consommée par la chaleur de l'exhalaison, se change en une poudre qui imite la foudre, tombant sur les métaux imparfaits.

135. Cette noble vapeur des éléments est l'humide radical de la nature, qui est partout et en toutes choses, et qui se trouve spécifié en chacune, et particulièrement dans le mercure vulgaire, où cet humide radical spécifié et déterminé à la nature métallique en sort fort abondant ; et sans doute que si la nature toute seule, ou aidée de l'art, lui avait adjoint le feu inné, ou agent intrinsèque, ou cette exhalaison qui tient lieu de mâle, le mercure vulgaire serait le mercure des philosophes, et ainsi pourrait devenir or, et par degrés médecine aurifique.

136. Ce soufre fixe, ou feu métallique, qui est en puissance dans le mercure vulgaire, est bien actuellement dans l'or, mais il n'y est en acte ou en action, à cause qu'il s'est placé sous de fortes barrières qui le mettent à couvert de la violence du feu élémentaire, et rien ne peut rompre ces barrières que notre feu humide. Mais, pour trouver cet or vif, il faut le trouver dans sa propre maison, qui est le ventre d'Aries. Ce soufre ou or vif, est le seul agent capable de dépouiller le mercure vulgaire de toutes les impuretés, et de digérer ce qui est indigeste, et unit à soi ce qu'il a de pur.

137. Lorsque le mercure, c'est-à-dire l'humidité et la froideur dominant à la chaleur et à la sécheresse, qui sont le soufre, c'est ce qu'on appelle le mercure des sages, qui est froid et humide au dehors, et qui porte le chaud et le sec, c'est-à-dire le soufre dans son ventre ; et lorsque le chaud et le sec dominant au froid et à l'humide, c'est l'or qui tient le mercure dans ses liens sous la domination du soufre, lequel ayant consommé tout son humide radical le change en soi, savoir en or. Ainsi l'or est tout soufre et tout esprit ; il est aussi tout corps et tout mercure.

138. Les philosophes ont tous reconnu deux sortes de soufres ou d'agents naturels, l'un est externe et sert de cause efficiente et mouvante au dehors et l'autre est cause interne, et comme forme informante. La première ayant fait son opération se retire, disent Bonus et Zachaire, et pour lors c'est la perfection du métal ; le second est une portion ineffable de cet esprit lumineux contenu dans la semence, qui est l'humide radical métallique, et ce soufre est inséparable de son sujet, qui est cette même semence ou humide radical qui a le sperme pour enveloppe.

139. Cet esprit lumineux contenu dans la semence métallique, qui est l'humide radical des métaux, n'est autre chose, que ce qu'on appelle dans la *Nouvelle Lumière*, l'air des philosophes. C'est ce même air dont parle Aristée, écrivant à son fils. Cet air, dit-il, est le principe de chaque chose en son règne ; et par cette raison, cet air est la vie et la nourriture des choses, dont il est le principe. Ce qui a fait dire à tous les philosophes, que l'air nourrit le feu inné. Ainsi, l'air métallique inspire la vie au feu métallique, et lui fournit l'aliment, à cause qu'il en est le principe.

140. L'air des sages, n'est pas l'air commun, qui est la nourriture du feu inné dans toutes sortes d'êtres ; mais c'est un air métallique qui est la nourriture du feu, ou soufre minéral, lequel feu, ou soufre est contenu dans le mercure des sages. Cet air métallique est une essence très subtile, qui prend le corps d'une vapeur, et se condense avec l'humide métallique, pour servir de nourriture au feu minéral, contenu dans cette vapeur grasse, qui est une essence aérienne qu'on peut appeler esprit, ou air, et qui est la vie de chaque chose, et nécessaire pour l'œuvre.

141. Cette vapeur si nécessaire à l'œuvre des sages, se doit chercher dans ces corps métalliques, mais il faut une clef d'or, dit Aristée, pour ouvrir les portes de la justice. Cet air dont nous avons besoin est enfermé, on ne peut le tirer de prison que par le moyen d'un autre air homogène qui sert de clef. Sur quoi on peut dire, avec Philalethe, que cette clef dorée, qui ouvre la porte du Palais Fermé du Roi, est notre acier, qui est, dit ce philosophe, la véritable clef de l'œuvre, dans laquelle le feu de la lampe ne peut être allumé.

142. Notre acier est la minière de l'or, un esprit très pur, un feu infernal et secret, et le miracle du monde, le système des vertus supérieures dans les inférieures, dit Philalethe ; cet acier est la lumière de l'or, et l'aimant d'où il vient est la lumière de l'acier. Mais il est certain, dit le Cosmopolite, que notre air engendre notre aimant, ou du moins contribue à sa génération, et que notre aimant engendre, ou fait paraître notre acier ; ou disons avec moins d'envie, que notre air et notre aimant sont les deux principes de notre acier, de notre minière, de l'or, et de leur lumière.

143. Cet aimant et cet air, sont les deux premiers agents, et les deux dragons dont parle Flamel, qui gardent la Toison d'Or, et l'entrée du Jardin des Vierges Herpérides. Il les appelle soleil et lune, de source mercurielle et d'origine sulphureuse ; lesquels par feu continuel s'ornent d'habillements royaux, pour vaincre toutes choses métalliques, solides, compactes, dures et fortes, lorsqu'ils seront unis ensemble, et puis sont changés en quinte-essence, qui est un extrait de l'eau, de la terre et du feu ; et c'est notre acier, ou notre mercure double du bon Trévisan.

144. Cette quinte-essence est avec le feu du soufre minéral, le Suc de la Saturnie, et le lien du mercure. Et pour la faire, il faut faire dès le commencement prendre deux serpents, les tuer, corrompre, et engendrer, dit Flamel. Elle est l'eau sèche, qui ne mouille point les mains ; ou bien c'est ce lait virginal d'Arnaud de Villeneuve, qui contient en soi les deux spermes masculin et féminin, préparés dans les reins de nos éléments ; c'est l'humide radical des métaux, le soufre et l'argent-vif des philosophes, le double mercure, tiré de la corruption du soleil, et de la lune.

145. Cet admirable composé renferme en soi l'eau, et le mercure des philosophes, c'est-à-dire les quatre éléments. Il n'est même lait, ni mercure, dit l'Abbé Synésius ; c'est une chose imparfaite, dit Philalethe ; c'est le soleil et la lune des sages, dit le Cosmopolite ; le fils de notre aimant, et du dragon igné, qui a dévoré le serpent ; feu secret, fourneau invisible ; première humidité des sages, qui résulte de la destruction des corps. Car en effet l'eau seconde et dorée d'Artéphius se fait de la destruction du composé, comme le composé se fait de la destruction des corps très chers.

146. La destruction de ce composé, dit l'Anonyme, est la seconde clef de l'œuvre, le mystère des mystères, et le point essentiel de notre science ; c'est ce qui ouvre les portes de la justice, et les prisons de l'enfer, dit le Cosmopolite. C'est alors qu'on voit couler du pied du Rosier fleuri, cette eau si fameuse chez les philosophes, laquelle se fait, dit Basile Valentin, par le combat de deux champions, qui se donnent le défi. Car l'aigle seul ne doit pas faire son nid au sommet des Alpes, mais on doit lui joindre un dragon froid, dont l'esprit volatil brûle les ailes de l'aigle.

147. La chaleur ignée de l'esprit du dragon, faisant fondre la neige des montagnes, nous donne l'eau céleste dont il s'agit, et dans laquelle le roi et la reine se vont baigner, dit Artéphius. Mais il faut que la terre reçoive son humidité perdue dont elle se nourrit. Il est donc nécessaire de réitérer ces préparations d'eaux par plusieurs distillations, afin que la terre soit souvent imbue de son humeur, et cette humeur autant de fois tirée, à l'imitation de l'Euripe, par un flux et reflux admirable. Mais sans feu, il ne se fait aucune eau.

148. Comme on ne saurait tirer notre eau aérienne, ou air aquatique sans feu, aussi ne saurait-on le digérer, ou le perfectionner sans feu ; ce qui a fait dire à Hermes, que le feu est le pilote du grand œuvre ; et à Artéphius que le feu est nécessaire, au commencement, au milieu, et à la fin de notre ouvrage ; ce qui se doit entendre du feu de putréfaction, qui est nécessaire pour la génération, comme dit Morien. C'est ce feu putréfiant, que le Comte Bernard appelle chaleur de fumier ; et qui connaît bien ce feu, dit-il, il a la conclusion de notre saturne, qui est la blancheur.

149. Cette conclusion de notre Saturne, qui se fait par degrés, est la lumière sortant des ténèbres ; et cette lumière, ou blancheur ne sort que par ce feu, qui cause putréfaction, et qui est le feu contre nature, comme l'enseigne Artéphius, si nécessaire à la composition du magistère, dit Parménides, à cause qu'il faut rompre, et corrompre ce corps pour en tirer l'âme et l'esprit ; et de cette manière, la mondification et ablution de la matière se fait par le feu, dit Calid ; par ce même feu, se fait l'éjection des ordures du composé.

150. Le magistère des sages commence par le feu, se continue par le feu, et s'achève par le feu. Ce feu est quelquefois humide, et c'est le feu du bain, ou du fumier chaud ; quelquefois, c'est un feu chaud, humide, et froid, et c'est le feu de la lampe ; enfin il est sec, chaud, et humide, et c'est le feu de cendres blanches, ou de sable rouge. Notre feu échauffe la fontaine des sages. Pour conclusion, ce feu est chaud, froid, humide, et sec ou, plutôt, c'est un esprit, ou une quinte-essence, qui n'est ni chaude, ni sèche, ni froide ni humide en soi. Dieu le donne aux sages. Qu'il en soit loué à jamais.

FIN DU PSEAUTIER D'HERMOPHILE

